

Frédérique Violo

Qu'on m'aime quand même

Frédérique Viole

**Qu'on m'aime,
quand même**



Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 92 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Do, maman, do.....	4
<u>Dans le jardin, elles sont trois.....</u>	<u>25</u>
<u>Du poil.....</u>	<u>29</u>
<u>Le saxo.....</u>	<u>31</u>
<u>Avis de tempête.....</u>	<u>34</u>
<u>Encore des matins.....</u>	<u>36</u>
<u>Augustin.....</u>	<u>39</u>



[http : //www.editions-humanis.com](http://www.editions-humanis.com)

mail : luc@editions-humanis.com

© novembre 2018 – Éditions Humanis – Léopold Hnacipan

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation
de l'éditeur et de l'auteur.

ISBN version imprimée : 979-10-219-0337-1

ISBN versions numériques : 979-10-219-0338-8

Do, maman, do

*Où s'achèvent les rêves,
commence le mensonge.*

— Maman, tu dors ?

Maman dormait. Le soir tombait.

Maman dormait depuis des heures, des jours, des semaines, des mois. Était-il possible qu'elle dorme depuis des années ?

Le soir tombait...

C'est incroyable ce qu'un soir peut tomber parfois. Comme un caillou précipité dans un verre d'encre de Chine. J'ai même entendu le petit plouf qu'il a fait en plongeant. L'ombre a avalé la chambre. Les angles effacés, les contours feutrés, les objets indécis. Tout a fondu. Je ne distinguais que le lit, ses tubes en métal brillant, les draps blancs, l'oreiller blanc et ta tête blanche, Maman, dans le silence qui palpait. Poum-tan, poum-tan.

Nouméa, 2012

— Les lettres. Prends-les. Garde-les. Je te les donne. Je ne les relirai pas.

Tu as posé sur la table une enveloppe en papier Kraft froissé sur laquelle tu avais écrit au feutre gras **HB**. Tu t'es levée précautionneusement en cherchant le chat du regard pour ne pas lui marcher sur le ventre comme tu l'avais fait quelque temps auparavant — sa réaction brutale, ses griffes dans ta cheville, son miaulement désespéré t'avaient convaincue de la sauvagerie sournoise de cet animal qui, à présent, décampait sitôt que tu apparaissais. Tu as attrapé l'anse de ton sac — Bon, à demain — et tu es partie en te frayant un passage entre les tiges de belles-de-nuit que la pluie avait couchées en travers de l'allée. Il était plus de quatre heures, les belles-de-nuit s'étaient ouvertes. Leurs fragiles pétales teintèrent de rouge l'ourlet de ton pantalon.

Casa, 19... et beaucoup de poussières

Aji mena, dit-il à l'enfant qui alors précipite vers lui son Youpala brinquebalant d'un mur à l'autre le long des couloirs de l'internat, heurtant au passage les tibias de ceux qui n'ont su éviter sa trajectoire énergétique. On fuit cet équipage comme la peste. Pas lui. *Aji mena*, dit-il, *fissa, fissa*. L'enfant lui tend les bras et le rejoint en agitant ses petites jambes torsées. Il fait faire un demi-tour au Youpala pour relancer le véhicule à roulettes en sens inverse. Il ne touche jamais l'enfant. La mère sourit et pousse la porte de sa chambre en rappelant sa fille — *Tu souris en rappelant ta fille*. Il regarde l'ombre d'un jupon rouge disparaître dans l'entrebâillure ensoleillée.

Nouméa, des années incertaines

Très Chère Amie, ses lettres commençaient toujours par Très Chère Amie avec des majuscules. Tout un paquet de lettres écrites nerveusement sur du papier aussi fin que celui des cigarettes. Celui qu'on utilisait autrefois pour les envois par avion, celui qui se déchirait aux coins des pliures.

Une lettre par an. Ou presque.

Quelques cartes aussi, des petits bonshommes de neige joufflus avec leur nez en carotte, des rennes à grelots dorés, des enfants emmitouflés d'écharpes rouges, glissant sur des luges dont les traces de paillettes argentées virevoltaient sur la neige — *Tous mes vœux de bonheur, de bonne santé à vous et les vôtres, HB*. Des cartes UNICEF. C'est tout ce qu'il devait trouver. Parmi ces Joyeux Noël scintillants, ces Bonne Année enguirlandées, deux cartes singulières, deux aquarelles. L'une représentait la citadelle de Byblos — *ou ce qu'il en reste*, avait-il inscrit au dos de la carte. Sur l'autre, à même le croquis du temple de Vénus, il avait griffonné — *Puisse ce pays ne pas devenir ruines comme les colonnes de Baalbek, importante cité chrétienne au temps de Byzance*. Il aura tort bien sûr. Ce sera pire.

Il t'écrivait une lettre par an. Ou presque. Durant quelque cinquante ans.

Les lettres les plus anciennes, je ne les ai pas trouvées. Égarées au cours d'un déménagement ? Résolument déchirées, toi qui ne voulais laisser aucune trace autre que celles que tu abandonnais délibérément derrière toi ?

À moins que ces lettres n'aient jamais existé et qu'il ne vous ait fallu à tous deux la barrière rassurante de plusieurs océans et celle infranchissable du temps pour vous protéger de l'élan et vous retrouver sans risques.

Tu disais, je ne sais même pas s'il est marié, s'il a des enfants. Je ne le lui ai jamais demandé. Il ne m'en a jamais parlé. Depuis tout ce temps...

Ce paquet sans ruban, était-ce un secret que tu me confiais ? Croix de bois, croix de fer, si je parle, je trahis, je vais en enfer. Une capitulation détachée ? Fais-en ce que voudras. Ou au contraire, les petits cailloux blancs d'un jeu de piste balisé par tes soins, qu'il me faudrait ramasser un à un et déposer dans la boîte aux trésors *In memoriam* que tu avais préparée ? Croix de bois, croix de fer, si je me tais, je suis en enfer.

Ses lettres commençaient toujours par Très Chère Amie...

Décembre 1973

Très Chère Amie,

Je vous ai envoyé deux lettres à votre nouvelle adresse. Elles sont restées sans réponse. Je suppose que ces lettres ne vous sont pas parvenues. Les gens de la poste ne connaissent pas votre pays. Je ne le connaissais pas non plus. J'ai essayé de vous situer sur le globe terrestre posé sur mon bureau. C'est vraiment loin, là où vous êtes allée.

Ici, le climat se tend : les partis politiques se radicalisent. Les grèves et les manifestations se multiplient. Avez-vous toujours ce même parfum que je reconnaîtrai entre mille ?

— Maman, tu dors ?

Casa, 19... et des rais de poussière balancent la lumière

Ils sont tous là, blouses ouvertes, stéthoscope dans la poche, tous, les Boujibar, les Benjelloun, le gros et le con, les Vaillant, les Ceccaldi, les Duvernoy d'Aramont, ceux du sud et ceux de Neuilly sur Seine, tous, les internes et leurs épouses — plus rarement leurs époux à cette époque ; les jeunes femmes interrompaient leurs études, suivaient leur mari, un marmot sur les bras. Tu faisais exception.

Ils sont tous autour de la table dans la salle qui vous sert de cantine. Et toi. Et lui, HB. Et l'enfant qui, dans sa chaise haute, se tortille, détourne la tête en pinçant les lèvres lorsque tu lui présentes sa cuillère de bouillie. Tu uses de stratagèmes mille fois répétés, l'avion volète

des oreilles au nez puis trouve son hangar, la voiture, vroum-vroum, entre au garage. L'enfant, amusée, ouvre la bouche et tu lui enfournes la cuillère.

Tu batailles pour nourrir cette enfant qui ne veut jamais rien avaler. Qui te fait sans doute payer au prix fort les heures de garde pendant lesquelles tu es obligée de l'abandonner. Tu batailleras longtemps, jusqu'à ce qu'enfin un éminent pédiatre auquel tu confies ton désarroi, te conseille saucisson et harengs saurs. — Cette petite a des goûts d'adulte, madame, laissez-la grandir ! À compter de ce jour et pour de longues années, la petite en question n'ouvrira son bec qu'aux biberons de lait et bouillies de Blédine !

En attendant, tu luttas cuillère après cuillère, sous le regard goguenard de tes collègues. Et il y en aura toujours un qui soufflera Brrr en gonflant les joues, aussitôt imité par l'enfant. Cette fois tu réussis à éviter les projections gluantes. Pas la petite madame Duvernoy qui pousse un petit cri dégoûté, lève au ciel ses petits yeux bleu pâle et de la chaise son petit derrière bleu pâle pour aller se refaire une *petite beauté au petit coin*, comme elle dit. « Regardez-la, ma petite femme, n'est-ce pas ravissant ! » s'enthousiasme le jeune Duvernoy, exalté par le postérieur qui s'éloigne. Certains sourient, d'autres détournent pudiquement le regard. Lui, HB, droit et ombrageux, exprime ouvertement sa réprobation : « Duvernoy nous ferait-il l'article ? ». Tu admires l'intransigeance de ton collègue et tu l'imagines, sabre au clair, en caftan et burnous blanc, tel un seigneur de l'Atlas.

Mais c'est du Liban qu'il venait et c'est au Liban qu'il retournera quelques années plus tard, avant 1975, avant la guerre.

— Maman, tu dors ?

Beyrouth, décembre 1975

Très Chère Amie, Le Liban est entré en guerre contre lui-même.

Décembre 76

Il n'y a plus d'État. Plus d'administration, plus de police, plus de tribunaux. Il n'y a que des hommes au visage ravagé par la douleur, des hommes débités vivants, morceau par morceau, des hommes émasculés qu'on jette dans la rue pour mourir, des fillettes que l'on viole et fend en deux, des bébés suspendus aux crochets des bouchers, des fantômes hagards de femmes en noir errant parmi les gravats avant d'être fauchés à leur tour. Des quartiers rasés, des villes et des villages rayés de la carte, des magasins pillés, des immeubles dynamités, des maisons incendiées, des avenues sous les décombres. Des ruines...

Il n'y a plus de PTT, ni lettres, ni téléphone, ni télégraphe. Il n'y a qu'un bureau à l'aéroport où je n'ai pas le droit d'aller. Cette zone est sous contrôle musulman. Beyrouth a été tranché en deux. Vous savez à présent de quelle confession je suis, chrétien maronite. Jusque-là je l'avais presque oublié, ou plutôt je n'avais pas conscience qu'il s'agissait d'une marque infamante. J'ai pourtant plus de chance que ceux qui se prénomment Pierre, Paul ou Jean. À un quelconque poste de contrôle, ils sont massacrés sur place, en pleine rue. Cependant mon nom signe bien mon appartenance communautaire.

Cette lettre, je la confierai à quelqu'un, quelqu'un qui aura la religion idoine ou quelqu'un qui s'enfuira, honteux désormais : exilé, réfugié ! Mais qui pourrait lui reprocher de fuir ce pays où ne coulent que le sang et les larmes. Autour de moi, il n'y a que mort et désolation.

Ne m'écrivez pas, la lettre ne me parviendra jamais. Ne me téléphonez pas, ne m'envoyez pas de télégramme, ils sont sous surveillance.

Les troupes syriennes sont entrées dans Beyrouth en novembre et les milices s'arment. Croyez-vous que l'occident chrétien puisse s'en prendre aux pays arabes avec lesquels il entretient un commerce aussi lucratif que le pétrole ? Croyez-vous que les USA vont se fâcher avec cent millions de musulmans pour un misérable million de chrétiens ? « Quittez le pays », nous a récemment recommandé un conseiller américain. Quant au pape, il nous adresse ses meilleures prières « Nous souffrons avec vous. Prions ! » Je ne suis pas certain de croire encore à la puissance de la prière, si tant est que j'y aie jamais cru. La souffrance, celle des corps et celle des âmes, m'a toujours paru avilissante. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu soulager celle qui paraissait à ma portée. Je n'y parviens plus.

Décembre 79

Je suis encore vivant. J'ai eu beaucoup de chance. C'est moins dur qu'avant. Moins dur que lors des bombardements qui ont détruit Beyrouth est, l'année dernière. Mais ce n'est pas encore fini. Pendant que je vous écris, on tire des coups de feu sous ma fenêtre. Pour écrire, je me suis réfugié dans la salle de bains, seul endroit qui a des murs solides ou portants.

Avez-vous toujours les jugulaires qui gonflent lorsque vous parlez ?

Décembre 81

L'état d'insécurité a atteint le maximum dans le secteur. La semaine dernière une charge de vingt-cinq kilos de TNT a explosé devant notre maison et les gens se sont battus à la mitrailleuse lourde et au RPG, le bazooka moderne. À plusieurs reprises, on a essayé de m'expulser. Une fois j'ai dégringolé l'escalier poursuivi par une kalachnikov. J'ai tellement eu peur d'être coupé en deux. Ceux qui égorgent sont installés sous mon cabinet.

Entravé dans mes gestes par la tubulure qui transfère directement le sang de mon bras à leur veine, je répare des corps cassés, détraqués, déchirés, écharpés, éventrés. Je ne fais que de la chirurgie de guerre. Ce n'est pas ce à quoi j'avais été formé. Ce n'est pas ce pour quoi j'avais entrepris cette formation de chirurgien. Dans le secteur chrétien, c'est calme jusqu'à ce que Syriens, Palestiniens progressistes et je ne sais qui encore se mettent à faire pleuvoir bombes, obus et roquettes.

Avez-vous toujours le même parfum ? Lorsque Beyrouth ressemblait encore à Beyrouth, j'allais rue des Syriaques, l'ex-rue Massoudi, j'entrais dans la parfumerie et me mettais à respirer les flacons pour retrouver le vôtre.

Si à l'avenir vous n'avez plus de nouvelles de moi, je ne l'aurai pas fait exprès.

Décembre 82

Les Israéliens, les Syriens, les Palestiniens, les Libanais s'entretuent, et même les leaders des différentes milices chrétiennes. Le président Gemayel a été assassiné avec une soixantaine de ses phalangistes. Il avait trente-quatre ans. Sa fille de dix-huit mois avait été déchiquetée deux ans auparavant lors d'un autre attentat qui visait très certainement le père. L'armée israélienne est entrée dans Beyrouth ouest et Beyrouth ouest a été bombardé. Les combattants de l'OLP ont été évacués, mais pas les civils palestiniens des camps de Sabra et Chatila qui ont été massacrés.

J'ai de la chance d'être encore du monde des vivants. Est-ce de la chance ? Est-ce vraiment le terme qui convient ? Tant de membres de ma famille ont disparu. De quoi vous faire admettre la mort sans regrets.

Cette pointe Bic écrit mal. C'est tout ce qu'ils nous ont laissé. J'ai les cheveux tout blancs. C'est curieux, il y a une trentaine d'années, je quittais Casa. Je n'ai passé que deux ans à Casa, ces années pourtant contiennent toute ma vie. Avant, c'était l'indifférence. Après, je n'ai vécu que de souvenirs. Vos cheveux ont-ils toujours la même teinte. J'allais écrire : avez-vous toujours le même coiffeur ? Celui de Casa vous réussissait si bien !

Décembre 83

Heureux d'être encore en vie. En vie ? Quelle vie ? Carnages, assassinats, tueries, bombardements, attentats. Celui du Drakkar a volé celle de ces cinquante-huit jeunes Français qu'on est venu sacrifier ici sur je ne sais quel autel. J'ai pensé à vous. À vos fils.

Décembre 84

Comment suis-je encore en vie ? Les miliciens chiïtes, druzes et ceux du Parti Social National Syrien ont fait main basse sur Beyrouth Ouest.

Il n'y a plus de courrier, ce lien qui me rattache au monde. Il se passe des semaines sans que les avions puissent atterrir et cela fait des années que les bateaux n'accostent plus. C'est le chaos, on essaie de survivre. Pourquoi tenons-nous à cette vie ? Je n'ai plus de nouvelles des amis de l'équipe que nous formions à Casa. Je continuerai à vous écrire tant que je le pourrai. Si, plusieurs années de suite, vous ne recevez pas de carte à Noël, c'est qu'un obus ou un couteau m'aura fait la peau.

Portez-vous toujours votre robe rouge ? Celle que vous mettiez avec une broche au revers du col.

Décembre 86

J'ai échappé à un attentat. Je m'en suis bien tiré : une suffusion sanguine sous-cutanée, un ébranlement cérébral et la perte de l'audition de l'oreille gauche. Tant mieux, je n'entendrai plus leur bla-bla !

Chez vous, on parle d'insurrection, « d'évènements » plutôt. Puissiez-vous ne jamais plus connaître l'abomination de la guerre, vous qui l'avez connue enfant, encore moins l'atrocité haineuse et absurde de la guerre civile. J'ai peur pour vous. Protégez-vous, vous et les vôtres.

Décembre 88

Trois obus de bazooka ont été tirés dans ma maison. Je m'étais réfugié dans un coin de mur avec ma sœur. Les garages ont flambé. Treize ans que je joue à cache-cache avec la mort. Et ce tintamarre dans l'oreille m'empêche d'écouter le silence. Mon cabinet a été pillé de multiples fois. Toutes les photos ont disparu, même celle de ma mère. Ils m'ont pris vos lettres.

Septembre 89

On a tenté de m'exécuter le 1^{er} août 1989. On a tiré des rafales de M16 sur le lit que j'étais censé occuper. Je dormais dans un corridor. Avez-vous toujours le même parfum ?

Bien à vous. Je vous souhaite d'être toujours heureuse. Dr Halib Bawab.

Casa, 19... et quelques cils de poussière.

Il entre à grands pas précipités dans la salle de garde, sa calotte de chirurgien encore sur la tête, sa blouse de travers, son masque à moitié dénoué pendu autour du cou. Sans doute sort-il à l'instant de la salle d'opération. Il se fige, vous regarde, Naïma et toi, assises toutes deux les jambes ballantes au bord du lit de repos. De quoi parliez-vous ? Peut-être de ce coiffeur chez lequel tu avais eu rendez-vous le matin même, pendant tes rares heures de liberté. Ce qu'il voit : tes cheveux brillants savamment disposés, bouclés et laqués comme on les aimait alors. Des boucles qu'il aurait pu enrouler autour de ses doigts si elles n'avaient été aussi inflexibles. Il n'y pense même pas d'ailleurs. Et puis il est ignorant de cet artifice capillaire. Il sourit, ébahi. *Un grand sourire noué en nœud plat derrière les oreilles*, disais-tu. Lorsqu'il parvient à refermer la bouche et à démêler ses mots, il déclame :

— Votre coiffeur est un artiste. Si je me mariaais, j'inciterais mon épouse à se rendre chaque semaine chez le coiffeur pour qu'elle soit toujours aussi... c'est si... vous êtes tellement... c'est magnifique ! Pour moi, il ne peut rien faire, ma tignasse est si frisée !

Naïma pouffe. Tu es flattée du compliment, mais n'en laisses rien paraître bien sûr, ce serait contraire aux usages et surtout aux tiens. Alors, tu hausses les sourcils, inclines imperceptiblement le menton en étirant la nuque et tu te payes sa tête :

— Vous savez, Bawab – tu l'appelais toujours par son nom –, peut-être ne pourra-t-elle y aller que tous les mois, ces mises en plis coûtent cher !

Tu es assez fière de ta remarque terre à terre qui défend de jeter un œil, fût-il candide, sous tes jupons. Il se sent idiot.

— Je m'excuse, dit-il.

— Ne vous excusez pas, je vous en prie, Bawab. Cependant si c'est mon indulgence que vous souhaitez, *excusez-moi* serait plus correct.

Tu fais la maligne et le voilà à nouveau mouché. Bouche bée, il retiendra la leçon. Et s'en souviendra encore quarante ans plus tard, lorsqu'au cours d'une émission télévisée, entendant ce point de grammaire âprement discuté, il s'émouvra de ta maîtrise si subtile de la langue française.

— Tu dors, Maman ?

Nouméa, les années incertaines

— Maman, il faisait quoi mon père durant tout ce temps, tout ce temps de Casa ?

— Il jouait au tennis.

— Vraiment ?

— S'il te plaît, tu me mets le petit coussin sous le pied... ma jambe me fait mal... non, pas celui-là, l'autre, le petit bleu, il est plus dur... oui, comme ça c'est bien. Merci. Il fait chaud, non ? Elle marche la clim ? Tu peux me passer ma brosse. J'imagine que je n'ai l'air de rien avec les cheveux tout aplatis... la brosse... dans le tiroir... avec la glace, s'il te plaît. Merci. Oh là là, ces racines ! Tu crois qu'il se déplacerait, mon coiffeur ?

— J'l'appellerai. Dis, Maman, ils étaient comment les cheveux de mon père ?

— De qui ? Ah, ton père. Je ne sais plus. Comme toi, sans doute... parce que moi... tu sais, au mariage de ma sœur, on m'avait fait des anglaises au fer à friser... tu peux me remonter l'oreiller... pas trop haut... oui là, c'est bien... ben, mes anglaises, elles...

— Pourquoi tu t'es mariée ?

— Je voulais partir de chez moi, avoir des enfants. Je me demande ce qu'ils vont nous donner à manger ce soir ? Hier, figure-toi qu'ils nous ont servi des encornets, paraît-il... tu

imagines ? Des encornets à l'hôpital ! Des espèces de grosses biches de mer blanchâtres... dégueulasses... je n'ai rien pu avaler... rien que de les voir, j'avais envie de dégoûter... j'en frémis d'horreur. Je rêve de fraises et de fromage blanc. Tu pourras m'en apporter ? Je me souviens quand j'étais chez tonton Paul, on allait à la ferme en chercher et...

— Tu l'aimais ?

— Quoi ? Le fromage blanc ? Ah, ton père... Oh, tu sais... il était là... et puis il était gentil, enfin au début... après... Il aimait le jazz et moi l'opéra, alors, tu vois... et puis son tennis... il n'y a que ça qui comptait. D'ailleurs c'est ce que mon avocat a marqué dans la lettre d'insultes qu'on était obligé de s'envoyer à l'époque pour divorcer, qu'il s'occupait plus de tennis que de ses femme et enfant. C'est l'heure des infos, non ?

— Il était à Casa, mon père ?

— Non, à Oujda.

— C'est là qu'il jouait au tennis ?

— ... ? En tout cas, c'est là qu'il a disparu.

— Tu m'avais dit qu'il était mort...

— Oh, mort, disparu, le résultat est le même, non ? De toute façon avec son boulot de militaire... On pense qu'ils ont dû traverser la frontière, ou qu'on les a envoyés de l'autre côté de la frontière. Oujda n'est qu'à cinq kilomètres de l'Algérie, c'était la guerre... enfin on ne disait pas « guerre », mais « maintien de l'ordre ». Est-ce qu'ils sont tombés sur des fellaghas ? Sur l'OAS ? En soixante-deux, il y avait encore beaucoup d'exécutions, de disparitions malgré les accords d'Évian, le cessez-le-feu et la proclamation d'indépendance... regarde le massacre à Oran. Et puis leur mission n'était peut-être pas très légale. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'on ne les a jamais retrouvés. C'était courant de disparaître pendant la guerre. Il y en a plein qui ont disparu. On ne se donnait pas vraiment la peine de les rechercher non plus. C'était dangereux aussi. Alors, je t'ai dit mort pour que tu ne te mettes pas martel en tête...

— C'est sûr, t'as raison, y a vraiment pas de quoi se mettre martel en tête ! Vous aviez déjà divorcé quand t'étais à Casa ?

— Oh, tu sais, c'était plus compliqué que maintenant à l'époque. Nous nous sommes séparés, après il fallait attendre, et après divorcer pour faute...

— La faute à qui ? Bawab n'a...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? La faute de personne ! C'étaient les avocats qui s'occupaient de ça ! Moi, j'ai pu divorcer parce que j'avais un travail, je gagnais ma vie... personne ne m'a aidée. Mais pourquoi me poses-tu toutes ces questions ? Qu'est-ce que tu es en train d'imaginer ? Je me suis débrouillée toute seule avec toi, ce n'était pas facile, j'ai fait ce que j'ai pu. Je ne me sens coupable de rien du tout.

— C'est rien, Maman, oublie. Personne t'accuse. T'inquiète pas, c'est pas grave.

— C'est l'heure des infos, non ?

Casa, 19... et des empreintes dans la poussière

Dans le poumon d'acier, il y a cette femme enceinte, inconsciente à présent. Tu l'as veillée longtemps. Un peu plus tôt dans la nuit, elle murmurait en arabe « et mon enfant, et mon enfant ». C'est lui qui te l'a traduit. L'enfant est mort. Tu le sais, bien sûr, mais ne peux t'empêcher de mendier une confirmation pour inventer une minuscule seconde d'espoir, suspendu entre la question et la réponse.

— L'enfant... ?

Il ne te répond pas, ce n'est pas une question. C'est une planche pourrie à laquelle tu ne veux même pas t'accrocher. Il te regarde pauvrement. Il serait prêt à endosser la

responsabilité de l'impuissance, à se rendre coupable de la mort si cela effaçait les cernes sous tes yeux.

Le souffle mécanique emplit toute la pièce et toi tu peines à respirer, comme si c'était ton air que la machine aspirait et te volait. Tu as très froid tout à coup. Tes jambes se dérober et tu te cramponnes au dossier de la chaise. Il a failli te prendre dans ses bras pour t'empêcher de tomber. Il s'est retenu juste à temps. Cependant tu inclines la tête vers sa poitrine et ton haleine chaude le fait frissonner.

— Il faut que j'y aille, vous savez. La petite est seule. Comme chaque fois que je suis de garde. Quand je reviens, je la retrouve endormie au milieu de ses peluches, le pyjama trempé tant elle a pleuré.

Tu t'éloignes et, en ouvrant la porte, sans te retourner, tu ajoutes :

— Vous n'êtes pas *très* frisé.

Il n'ose pas sourire.

Dans ta chambre, ta fille ne pleure ni ne dort. Elle a renversé dans son lit tout le contenu de ta boîte à couture. Au milieu des boutons, des ciseaux, des bobines de fil, elle te regarde en suçotant avec application les aiguilles à coudre répandues autour d'elle. Tu en *frémis d'horreur*. Tu cries en les lui retirant une à une de la bouche. Ta fille hurle et se débat. Tu la serres contre toi et sanglotes en enfouissant ton nez dans ses cheveux dont les fins frisottis sont si serrés qu'ils lui vaudront plus tard, à l'école, le surnom envié de Poil-de-cul.

— Maman, tu m'écoutes, ou tu dors ?

Beyrouth, février 92

Je n'avais reçu aucune lettre de vous depuis cinq ou six ans. Vous aurais-je perdue, pensais-je ? Et puis là, ce samedi, voici en face de moi cette enveloppe aux timbres turquoise que je n'ose décacheter. Je suis si heureux de vous avoir retrouvée. Enfin !

Des accords ont été signés à Taëf, en Arabie Saoudite, pour tenter de mettre fin à la guerre, quinze ans de guerre, d'obus et de boucherie. Est-ce pour autant terminé ? L'armée syrienne reste sur le territoire libanais, l'armée israélienne occupe le Sud Liban, les milices sont encore très actives et se battent entre elles.

Je vous écris à la lumière d'une bougie. Vous ne travaillez plus, moi je travaille peu. Pourtant, je paierais les malades pour pouvoir les opérer. Ils n'ont sans doute pas confiance. Ils n'ont pas prononcé le serment d'Hippocrate : je respecterai toutes les personnes sans aucune discrimination. Je m'y suis accroché et m'y accroche encore : inciser, ponctionner, clamber, réséquer, amputer, trépaner, suturer... Et pour quoi ? Pour qu'ils puissent de nouveau tenir un fusil ? Pour qu'ils puissent de nouveau tuer et aller crever un peu plus loin ? Quelle ironie obscène ! À moins que ce ne soit mon âge et mon aspect qui provoquent leur défiance ? J'ai des buissons blancs qui me sortent des oreilles et la peau du cou qui pend. Avez-vous toujours le même parfum, votre robe rouge, les jugulaires qui gonflent, les yeux rieurs ?

Décembre 94

Je vais parfois dans la montagne contempler ce qui fut autrefois notre maison d'été. Elle a été incendiée et ses murs servent d'enclos à quelques chèvres qui seront sacrifiées au prochain Aïd-el-Kebir.

Comment pouvez-vous imaginer que je puisse en vouloir à la France ? Quelle idée ! Vous en vouloir à vous ! Comment le pourrais-je ? Je dois beaucoup à la France — mes études — elle ne me doit rien ! Je suis attaché à la France. Je suis attaché à vous. J'aime la France. Parlez-moi de vous. Surtout de vous.

Pardonnez mon écriture, elle devient illisible. L'électricité est rationnée et je vous écris à la lueur déclinante du jour qui s'éteint. Moi aussi, je décline. Nous sommes en plein hiver. Moi aussi je suis dans mon hiver. Celui après lequel il n'y a aucun printemps. La pluie tombe. Elle est nécessaire pour alimenter nos sources.

Février 95

Je ne sais si mes lettres vous parviennent. Le pays que vous habitez est inconnu aux employés de la poste. Ils ne savent comment acheminer le courrier. Ils remplissent le cachet à la main car il n'y a plus de timbres. Ils écrivent en arabe sur l'enveloppe : À côté de l'Australie via la France. Le parcours doit être erratique ! Deux ans sans nouvelles de vous !

Les gens disparaissent autour de moi. Elle est triste, cette vie mal vécue.

Novembre 95

Votre lettre enfin !

Les fils du téléphone ont été sectionnés et le sont restés pendant cinq ans. Ils n'ont été réparés que depuis deux mois. J'avais acheté un talkie-walkie. Cependant, avec l'électricité rationnée, j'avais des problèmes pour recharger les batteries. Lorsque le courant a été rétabli, depuis le début de l'année, j'ai fait l'acquisition d'un téléphone mobile, cellulaire comme on dit ici, après que ce mode de communication a été mis en service. Mais mon numéro de téléphone a été supprimé du bottin. Comment peut travailler un chirurgien dont le nom ne figure plus dans l'annuaire ? Je suis pourtant obligé de travailler pour vivre. Je n'ai ni rentes ni retraite.

Décembre 96

Votre proposition de me venir en aide me touche à un point que vous ne pouvez imaginer. C'est impensable, cependant. Je me débrouille, croyez-le.

Avez-vous toujours le même parfum ? Vous êtes discrète sur votre personne. J'ai acheté une carte Michelin pour situer les villes et les villages que vous visitez pendant vos vacances en France.

Décembre 97

Vous visitez la Nouvelle-Zélande. C'était un de mes rêves lorsque j'étais enfant. Que sont devenus mes rêves ? Nous avons eu des soldats néo-zélandais. Des volontaires, de jeunes hommes bien élevés, sains et blonds. Vos fils sont-ils blonds ? Il n'y a pas de place ici pour les rêves. En plus des guerres qui ne finissent pas, la crise économique nous touche de plein fouet. Les malades ne peuvent plus payer. Les plus pauvres font les poubelles. Je vis de souvenirs. Je me demande comment sont les grands-mères quand elles sont vous.

Décembre 98

Je regarde TV5 Monde et je vois des reportages sur votre pays. Je vous cherche dans les images, votre robe rouge. J'aurais aimé que ces documentaires durent plus longtemps. Ils m'évadent. Les adversaires, chez vous, ont su s'entendre. J'ai vu, entre un Monsieur Lafleur et un Monsieur Tjibaou, la poignée de main dont vous m'aviez parlé. Mais là encore, il en aura fallu des morts et des assassinats ! Au Liban, ils se chiffrent en centaines de mille, on avance le chiffre de 150 000, sans compter les dizaines de milliers de disparus et les centaines de milliers d'exilés ou déplacés. Quasiment la population entière de votre île ! Tuer, est-ce ce que les hommes cherchent à faire de mieux dans leur vie, à accomplir de la manière la plus sophistiquée qui soit ? Tuer pour éliminer un problème ? Pour ne plus jamais y être confronté ? Tuer comme on ampute un membre gangréné ? Avez-vous vu ces araignées gravides qui libèrent instantanément leur progéniture lorsqu'on les écrase ? Les araignées se répandent dans toutes les directions. La gangrène prolifère.

Mon moral est très bas. Les bombardements du Sud Liban, les avions militaires américains qui nous survolent, ceux des Israéliens, qui, s'ils ne nous bombardent pas, franchissent le mur du son au-dessus de nos têtes, m'accablent. J'ai perdu tout espoir. Il y a des peuples condamnés quoi qu'ils fassent et nous en faisons partie. C'est écrit ainsi. Mektoub.

Mes souvenirs de Casa s'effacent. Les visages s'estompent. Pas le vôtre. Ni votre parfum.

Décembre 99

Votre voix au téléphone ! Je ne pouvais imaginer que cela fût aussi simple ! La dernière fois que je l'ai entendue, c'était à la gare routière de Casa. Vous m'aviez apporté des serviettes parfumées afin que je puisse me débarbouiller au matin, avant l'arrivée du car à Fès, ainsi qu'un gâteau dont vous aviez le secret. Vous en souvenez-vous ? À l'internat, entre nous, nous les appelions les stone-cakes, vos gâteaux, tant ils étaient durs. Jamais cadeau ne me toucha autant. Vous portiez votre robe rouge. La mettez-vous toujours ?

Casa, 19... et à genoux dans la poussière

Tu portes ta robe rouge, une broche à l'épaule, ta fille calée sur la hanche. Le soleil danse ses ombres sous les palmiers calamiteux. Les roues de la voiture d'enfant que tu pousses de ta main libre, tracent deux sillons dans la poussière entre les haies de buis altérées. Un bougainvillier pourpre cascade le long d'un mur. Les fleurs tombées à terre brodent des ourlets aux touffes d'herbes sèches. Une goutte de sueur roule de ta tempe à la paupière de l'enfant, reste suspendue à ses cils en tremblant. Tu la fais disparaître d'un petit coup de langue. L'enfant cligne des yeux et rit. Tu lui lèches le bout du nez, le front, le menton. L'enfant rit et rit encore. Trois hommes, à moitié cachés dans la pénombre d'une colonnade, interrompent leur conversation et vous observent. Cet instant d'intimité volé les émeut. La voix de Boujibar te fait sursauter :

— Elle a plutôt l'air en forme, notre petite morte !

Notre petite morte ! C'est ainsi que les internes surnomment l'enfant depuis que, fées Carabosse penchées sur son berceau, ils examinaient le ventre du nouveau-né dont la peau partait en lambeaux. Et tous de diagnostiquer alors, d'un air entendu et apitoyé, une maladie incurable qui condamnait le nourrisson à une mort prochaine. Humour carabin — tout comme l'œil de cadavre que tu découvres au fond de ton bol de thé ou les couilles de disséqués glissées dans une poche de ta blouse — qu'il te faut, sinon apprécier, du moins ne pas réprover avec des haut-le-cœur trop ostensibles, faute de quoi ce serait le macchabée en entier que tu retrouverais couché à tes côtés.

Si Boujibar et Benjelloun-le-Gros s'amuse de leurs malices, Bawab n'essaie même pas de faire semblant. Pour un peu, il se confondrait au fût de la colonne derrière laquelle il s'abrite.

Il n'a pas envie de s'associer à ces blagues de potaches qu'il estime inconvenantes. Ni s'y associer ni s'en souvenir. Par contre, ce qu'il retiendra, et pour son éternité, ce sont les rouges du bougainvillier qui s'accordent à ta robe, le renflement bleui de tes jugulaires, la douce tension des sterno-cléido-mastoïdiens quand tu te tournes vers lui, ce petit creux — coupelle d'une seule larme — à l'endroit où les muscles s'insèrent à la base de ton cou, tes yeux qui sourient, ton parfum frais et lumineux — celui que tu porteras toujours — tes boucles immobiles où s'accrochent un reflet doré. Les rires d'un enfant intouchable.

Alors, il partira.

Alors, il prendra l'autocar pour Fès.

— Eh, Maman, tu dors ou tu fais semblant ?

Nouméa, les années incertaines

Une ruée de lumière a envahi la chambre, aussi zélée et livide que l'infirmière qui y est entrée.

— On n'y voit rien là-dedans ! Elle dort encore la mamie ?

La mamie ! Est-ce ainsi que tu étais, absente sur ton lit de fer, toi l'amante immaculée endormie dans son mausolée de verre ? — Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu grimaces. C'est « amante immaculée » ou « mausolée » qui te plaît pas ? Remarque, ça peut se comprendre. Bon, bon OK, j'enlève les deux, mais tu désarmes l'alarme de ta mémoire élective, et par la même occasion, tu me dis sous quel tapis t'as fourré tes souvenirs, ceux qui sont pas montrables...

— L'a pas touché son plateau, la mamie ? Vous pouvez l'manger si vous voulez, ça s'rait bête de gaspiller. Et la douleur ?

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille. Tu...

— Hein ? Quoi ? Vous dites quoi ? Ouais, ouais, elle est tranquille mamie.

L'infirmière crissait sur ses semelles de crêpe. S'affairait comme dans un atelier de mécanique. Coup d'œil aux écrans, vérifications des niveaux, révisions des sondes, pichenette à une tubulure, pouls carotidien — comment aurait-elle pu savoir qu'il aimait tes jugulaires gonflées lorsque tu parlais, qu'il éprouvait, lorsque tu inclinais la tête, une tendresse toute particulière pour les cordes saillantes de tes sterno-cléido-mastoïdiens, ces muscles les plus émouvants qui soient, selon lui ?

T'y connais rien, Jon Snow, t'y connais rien...

— Qui ça que j'connais ? John quoi ? Seau ? Non, j'vois pas. C'est un hospitalisé ou un du personnel ? Savez, c'est qu'ça en fait du monde par ici. On peut pas s'appeler tous les noms !

Pression systolique, saturation en oxygène, température, enregistrement des constantes sur la tablette... — Aurais-je dû, pour te protéger, construire tout autour de ton lit de fer un mur plus haut, plus profond, plus glacé dont j'aurais été l'unique Garde de Nuit ?

— Pour dormir, elle dort la Mamie ! D'habitude ils sont moins... ou plus... bon, enfin vous m'comprenez. Vous passez la nuit sur l'fauteuil ? En tout cas, tranquille, elle a pas mal, elle. C'est moi qui vous l'dis. Pas comme moi ! Mes reins, j'vous dis pas, à force de porter ! Faudra penser à la tourner, rapport aux escarres. Si vous y arrivez pas, sonnez l'AS. Moi, j'peux pas ! J'leur ai déjà dit, c'est marqué sur l'certificat. Mais avant qu'ils le lisent ! J't'en fiche, oui ! J'pourrais m'mettre en maladie pour ça, remarquez. Mais j'suis pas d'ce genre-là. Pas comme d'autres que j'connais qui tirent sur la ficelle tant qu'elle peut. J'dis ça, j'dis rien, hein. Bon, allez, c'est pas tout ça, c'est qu'j'ai encore tout l'étage, moi !

L'infirmière s'est trissée sur ses semelles de crêpe. La porte a étouffé un soupir en se refermant.

— T'inquiète pas, Maman, tout va bien. *Tu réclama le soir ; il descend ; le voici : Une atmosphère obscure enveloppe la ville...* T'inquiète pas. Je ne te mettrai dans aucun mausolée, ni en fer ni en verre.

Casa, 19... et entre dans la poussière

C'est demain qu'il part.

La décision qu'il a prise est soudaine, abrupte. Il a invoqué une histoire de plan de carrière, de place à l'hôpital, de goitres à opérer. Ailleurs.

Il n'est plus question de soleil qui danse, de rires d'enfant, de robe rouge, de reflets dorés.

Tu as le teint cireux et l'œil qui ne rit pas du tout. Tout est terne et vil. Même le cuir du fauteuil où tu es avachie a perdu son lustre. Tu froisses dans ta poche la lettre de ta sœur, reçue ce matin. Elle a été postée rue Sainte-Barbe — la bien nommée — c'est inscrit sur le cachet, dans cette ville d'eaux où habitent tes parents.

— Nous le présenter ? Tu n'y songes pas, j'espère ! Dans ta situation qui plus est : mère de famille ! Ce n'est pas parce que tu voulais jouer au Docteur Schweitzer et guérir tous les Africains d'Afrique, qu'il faut nous en ramener un chez nous !

On te sonne les cloches. DING DENG DONG !

Cette lettre est indigne. Tu t'en moques comme d'une guigne. DING ! Curieusement, c'est la prière à la Grande Martyre, tire lire, Sainte-Barbe, barbe à papa, à laquelle son père coupa les seins et la tête, alouette, gentille alouette, qui te tourne en boucle dans le carafon, ainsi font font font ! *Éloignez-moi de Lui car je ne souhaite pas Le rejoindre avant mon heure...* Et ta sœur ! Bing ! Dingue ! Gong ! Tu la sors d'où cette prière, toi qui ne pries jamais ? Tu ne sais pas. Tu fuis de la cafetière et ne sais à quel saint te vouer. Ni adieu ni à diable ! Oh, la barbe ! Tu n'es ni vierge ni martyre, toi !

Et tu n'as pas envie qu'il parte.

Tu te tais pourtant, bâillonnée avec de la gaze à plâtre, celle avec laquelle tu viens d'entortiller la jambe d'un Berbère tombé de son âne.

Il est là devant toi, désespéré. Il sent ta désapprobation, n'en comprend pas la raison. Un de tes patients qu'il aurait récemment opéré de travers ? Impossible, ce n'était votre tour de garde ni à l'un ni à l'autre. Une balourdise qu'il aurait dite ? Mais laquelle ? À quel moment ? Qu'a-t-il fait qui ait pu te déplaire au point que tu ne lui fasses même pas l'obole d'un regard ?

— Vous n'...

— Mal au crâne. Pas dormi. La petite, ses dents.

Tout est dit. C'est-à-dire, rien.

Il n'est ni convaincu ni rassuré. Il est malheureux. Le braiment d'un âne chassieux lui mord le cœur.

Seule ta présence — et ton stone cake — à la gare routière, le lendemain, au milieu des sonnailles de carrioles, des braillements de marchands ambulants, des appels de chauffeurs, des pétarades de moteurs, au milieu du tohu-bohu de la foule qui piétine dans la poussière et vous presse l'un contre l'autre, le reconfortera quelque peu.

Tu avais mis ta robe rouge.

Ce n'est que trente ans plus tard qu'il osera comprendre.

— J'ai cru devenir folle quand vous avez décidé de partir pour Fès, écriras-tu.

— C'est moi qui ai failli devenir fou à Fès, répondra-t-il, et je le suis devenu tout à fait lorsque j'ai lu votre dernière lettre. Je n'avais rien compris. Il m'aura fallu tout ce temps ! Il m'aura fallu trente ans ! Pourrez-vous jamais me pardonner ? Quant à moi, je me trouve trop sot pour être absous.

Chacun pour soi est reparti dans l'tourbillon d'la vie. Je l'ai revue un soir, ah la la...

La chanson ment. Ils ne se sont jamais revus.

Beyrouth, décembre 2000

Je suis allé en France pour des raisons médicales. Plus de vingt ans que je n'étais sorti du Liban. Les consulats nous donnent difficilement des visas d'entrée. Les pays d'Europe se méfient de nous. Ils ne veulent plus de réfugiés.

Décembre 01

Ici, l'État n'en est plus un. Les chrétiens, citoyens de seconde zone, ne représentent que vingt pour cent de la population et s'en vont vers d'autres mondes qu'ils espèrent moins haineux. Fuir ces guerres de religion qui durent depuis des siècles des siècles. Se fuir soi-même pour pouvoir vivre ?

Samedi dans la nuit, j'ai cru que j'allais y passer. Une fois de plus. Une fois encore. Mais pour une tout autre raison. Angine de poitrine et troubles du rythme. C'est impressionnant. Je me suis dit qu'il fallait vite que je vous envoie un mot avant qu'il ne soit trop tard.

Avril 03

Je dois faire très attention à ma calligraphie qui se détériore, à mes fautes d'orthographe, à mon Français que je perds peu à peu — vous ne me le pardonneriez pas.

Ce monde sinistre du Proche Orient où tant de peuples s'entrechoquent. Chaldéens, Babyloniens, Assyriens, Hébreux, Araméens, Turcs, Arméniens, Arabes, Kurdes se détestent. Et le plus fort tue le plus faible. Partir ? Pour moi, il est trop tard.

Septembre 04

Un employé de la poste qui me connaît — depuis le temps ! — m'a apporté une lettre de vous qui traînait dans un bureau. Vous vous inquiétez de ma santé. Je sens que je suis au bout du rouleau. Ce sont les coronaires que je crains le plus.

Je lis et relis Alphonse Daudet. Flaubert également. Une librairie, non loin de chez moi, vend des livres d'auteurs français. Les ouvrages que j'avais autrefois ont été détruits lors des multiples saccages de mon cabinet et de ma maison.

Je vous revois à Casa avec vos yeux rieurs, vos cheveux si bien arrangés, votre robe rouge. N'en aviez-vous qu'une seule ?

Personne ne pourra vous informer lorsque je ne serai plus. Mes aînés sont partis. Ma sœur également. Mon neveu... Lorsque ce ne sont pas les bombes qui les ont tués, ce sont les fumées toxiques des groupes électrogènes que nous avons utilisés pendant des années.

Juin 04

Je vous écris lorsque je suis en forme. Je repense à l'internat. J'étais heureux à cette époque. Je ne le fus plus jamais. J'ai regardé le départ des troupes syriennes à la télé. Le Premier ministre et plus de vingt civils ont été tués dans un attentat. Un de plus. La mort ne finit jamais.

J'aimerais vous entendre avant de m'en aller.

Décembre 05

J'ai retrouvé une photo de moi à Casa. Comme j'étais mince ! À Fès, je l'étais déjà beaucoup moins. À présent... ! Mon cabinet est au-dessus de la pâtisserie La Gondole qui faisait les meilleurs éclairs au chocolat de tout Beyrouth. J'ai dû en abuser.

Je suis en colère contre ce qui fut autrefois mon pays, la terre de mes ancêtres. À Casa, il y avait des âmes amies. Mon ami Benjelloun-le-gros est mort il y a quelques années. Ceccaldi également. On dit que Boujibar qui faisait de la politique se serait suicidé. J'ignore ce que sont devenus Duvernoy, sa petite femme bleu-pâle et votre amie Naïma.

Juin 06

Je ne sais si je vous ai écrit ou non. J'oublie. J'ai des trous dans mon cortex ? Y aurait-il un grain de folie venu occuper la loge perdue par la raison ?

Octobre 06

Il y a quelques semaines, coincés entre fanatismes islamo-chiïtes et juifs, entre Hezbollah et Israéliens, nous avons eu très peur. Le Liban a de nouveau été dévasté, bombes israéliennes et tirs de roquettes ou missiles chiïtes. Les routes, les ponts, les aéroports, les réservoirs d'eau, les dépôts d'essence, ceux de nourriture, immeubles, orphelinats, ambulances. Les hommes. Tout y est passé ! Une centrale électrique au sud de Beyrouth a déversé quinze mille tonnes de mazout dans la mer durant tout un mois. Cent cinquante kilomètres de côtes ont été polluées. Baalbeck a été bombardé.

Je commence à oublier les noms, je mets des mois à les retrouver. J'ai scruté à la loupe les photos que vous m'avez envoyées. Vous avez coupé vos cheveux. Vous ne vieillirez jamais.

Juin 07

De cette guerre commencée en 75, nous vivons à présent la période où musulmans, chiïtes et sunnites se disputent la dépouille des chrétiens soumis en 91.

Sur TV5 Monde, voici le bulletin météo de chez vous. Je le regarde chaque jour. Si le beau temps est annoncé, je vous imagine à bord d'un bateau sur le lagon comme vous vous plaisez à me le raconter. Si un orage est prévu, je suis pris de court. Regardez-vous tomber la pluie, debout, derrière une vitre close ?

20 Septembre 07

J'aime vous écrire. Et encore plus vous lire. Vous avez de la chance d'écouter de la musique. Ici, ce ne sont que les hurlements de quelque prédicateur. Trente-deux ans que cela dure. Une vie. Toute ma vie. Une vie sacrifiée pour rien.

Était-ce pour le mariage de Naïma que vous portiez pour la première fois votre robe rouge ?

24 Septembre 07

Je suis inquiet. Le personnel de la poste a encore changé. De nouveau l'employé ne sait où se trouve votre pays. Il me suggère d'envoyer mon courrier en France. Le recevez-vous ?

Décembre 07

Je ne sais si je vous ai envoyé ma lettre ? Lorsque je sors, je dois calculer mes déplacements et m'arrêter longuement pour faire mine de contempler les vitrines. Plus les battements de mon cœur s'emballent, plus longue est mon admiration pour la vitrine.

Février 09

Je crois vous avoir envoyé une lettre en mai ou juin 2008, lorsque les chiïtes ont fait main basse sur Beyrouth. Ce monde est profondément perturbé. Ceux qui le dirigent ne sont pas honnêtes. Je pense surtout aux Américains.

Je vous remercie de penser à moi. Du fond du cœur, de ce cœur si las, je vous remercie. J'ignore combien de temps encore je serai capable de vous écrire. J'oublie tout. Pas vous.

Octobre 09

Ce n'est pas encore le Nouvel An, mais je profite d'être encore valide. Je tiens debout. Pour combien de temps ? Je crois que je me répète. Je radote !

Je viens de recevoir votre carte postale, celle où vous situez votre maison près de la mer. C'est si beau. Si bleu. Si vert. Si paisible.

En me promenant, tellement lentement à présent, j'ai lu, barbouillé sur un mur criblé de balles, à moitié caché par un bougainvillier rouge : « Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves et notre petite vie est entourée de sommeil ». Puissé-je m'endormir en rêvant !

Fidèle souvenir. Amitié fidèle. Bien à vous.

Halib Bawab.

Entre temps

Tu cours ta vie, Maman et elle cavale.

Tu traverses quelques mers et plusieurs océans.

L'absence a dissipé l'évidence. Elle a vaporisé les souvenirs. Elle laisse une brume aveugle se déposer sur les êtres et les choses. Restent les ombres agglutinées dans d'impalpables replis de la mémoire. La couleur d'un regard, un geste ou un mot. Souvent inventés.

Tu cours ta vie et elle cavale jusqu'aux bras du marin autrichien qui fait escale dans la maison d'en face.

À l'heure où les rayons obliques du soleil s'attardent sur le tronc des bois-de-fers, tu guettes par-dessus la haie de lépreuses-neige, la vieille fourgonnette pleine de bouts et de sacs à voile se garer dans le chemin de sable, tu regardes les volets de la maison blanche s'ouvrir l'un après l'autre et dès les premières notes du Beau Danube Bleu, tu tires sans trembler un

trait d'eye-liner à la racine de tes cils, tu vérifies la tenue de tes boucles, tu t'inondes de parfum — tu n'en as pas changé — tu enfiles ta robe de soie verte — vert pelouse, tu as bazardé la rouge — tu t'élances à travers le jardin, à travers la haie de lépreuses-neige que ta fille arrose, les jambes dévorées par les moustiques, tu t'élances vers la maison blanche incendiée au soleil couchant, tu t'élances dans les bras d'un marin autrichien..

Le marin, grand, blond, maigre avec une jambe de bois — un obus pendant la guerre — te raconte ses voyages à bord de sa longue goélette à grément aurique au fil des îles d'Océanie, Nuku Hiva, Lifou, Gaua, les alizés, les cyclones, les bleus des lagons, le noir des volcans, les anses secrètes, les passes hasardeuses, les hommes tatoués, les femmes en robe mission, les bousculades des enfants rigoleurs, les sauts du gaul, le goût des tuluks, les couronnes de taïnas, les tresses de pandanus, les poursuites des dauphins, les chiens pêcheurs sur les récifs, les mouettes hameçonnées au lancer de ligne, les mulets volants s'affalant à même les assiettes posées sur le pont.

Et tu l'écoutes en rêvant.

Quand lui vient la nostalgie de son Autriche natale, il décrit les ciels de pluie, le nez des Habsbourg dont il prétend avoir hérité, les courses en forêts, vêtu d'un bagayou cousu dans une peau de chamois, les descentes à ski entre les sapins dans la neige poudreuse. Au creux de ton oreille, il fredonne les opéras qu'il écoutait aux poulaillers des théâtres, là où les spectateurs hilares conseillaient au ténor, vacillant sous le poids de la diva pâmée, de faire deux voyages.

Et tu ris sans même penser à hausser le menton.

Il t'entraîne dans une valse raide tout autour de sa chambre. Tu tournoies au bout de ses doigts. Et tu frissonnes dans ta robe de soie verte.

Il t'embrasse sous les étoiles, ces yeux des dieux qui vous regardent au travers du voile déchiré de la nuit. On le dit à Rapa Nui où il t'emmènera. Il te le murmure en souriant.

Et tu le crois sans sourire. Mais ses bras, tu ne les lâcheras plus.

Tu embarqueras sur sa longue goélette à grément aurique, tu le suivras vers d'autres horizons, vous poserez sac à terre dans d'autres maisons où vous vous réveillerez un matin, la chambre tapissée du sol au plafond des feuilles déchiquetées qu'un cyclone y aura soufflées par les fenêtres laissées grandes ouvertes.

Il te fera des fils, blonds comme lui, qui naissent sans jambe de bois, malgré les craintes qu'éprouve ta fille à la vue de ton ventre énorme se déformer sous la poussée de leurs gestes tâtonnants.

Tes enfants au bras ou trottant sur tes talons, tu cours ta vie jusqu'au bout de la terre dans le sillage d'un marin autrichien à jambe de bois.

En attendant, planquée dans sa haie de lépreuses-neige, ta fille espère ton retour, se gratte les piqûres de moustiques et bat le rappel des chiens, Mattia, Capi et Vitalis pour qu'ils tiennent à distance la Dame Blanche et ses annonces de malheur, tapie dans l'obscurité du banian. Mais elle est là, la salope ! Elle veille.

— Dans les tas de poussière, je suis des chemins incertains que ta mémoire n'a pas tracés, Maman. Tu dors ?

Nouméa, les années incertaines

La nuit... Pourquoi est-ce toujours de la nuit dont je me souviens ? N'y a-t-il jamais eu de matins dans cet hôpital ?

La nuit, je filais par des couloirs déserts sur des sols marshmallow qui étouffaient le bruit des pas. Des couloirs, des ascenseurs, des passerelles, des parkings jusqu'à une vague butte qui dominait la mangrove et la baie de Koutio. Je retrouvais mes copains fumeurs exilés. Toujours les mêmes sous le même arbre. Ça va, oui, non, fait chaud, fait froid, t'en veux une, t'as du feu, l'est pas là Reine-Marie, Justin est sorti, damé d'crabes les palétuviers-là. C'étaient pas des bavards, mes co-fumeurs de la nuit. Et ça m'allait bien comme ça. Parfois y en avait un qui pleurait. Alors on le prenait par les épaules, on lui frottait le dos, ça va aller, ça va aller. On avalait nos doutes. On aspirait le velours flou de la nuit. On regardait l'éclat froid de la lune sur la baie. Les lumières de Ducos qui clignotaient. Le blanc des yeux, le bout rouge des clopes. Allez, tata, à demain... Peut-être.

Le chemin de terre, les parkings, les escaliers, les ascenseurs, les couloirs marshmallow et un homme qui geignait, râlait, s'énervait puis hurlait. On comprend rien, on comprend rien de c'qui dit, c'est toutes les nuits pareil, il a mal, mais où, monsieur, monsieur calmez-vous, il est où l'interne, il a déjà eu la dose maxi, monsieur, écoutez-moi, monsieur ! J'apercevais par la porte laissée entrouverte ses jambes poilues arc-boutées sur les draps tirebouchonnés, l'infirmière couchée en travers de sa poitrine pour le contenir, éviter que les soubresauts n'arrachent sa perf, et les brancardiers appelés à la rescousse qui tentaient de le sangler à son lit. Les cris montaient. Sur le tableau de la salle de garde, toutes les lumières des alarmes tremblotaient. Toutes, sauf la tienne. Et dans ta chambre noire, tes yeux ouverts.

— Maman... ?

— C'est un messager.

— Qui ça ?

— Celui qu'on ne comprend pas. Un messager qui hurle un message inintelligible. Ça ressemble bien à la vie, ça... un message inintelligible...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu s'rais pas en train de déménager ?

La nuit suivante — encore la nuit — la porte s'ouvrait en grand sur une chambre vide, un lit refait au carré et le silence. Toi, Maman, tu dormais.

Poum tan, poum tan...

Nouméa, 2010

— Maman, c'était en janvier ou en février ? ... Tu te rappelles ? ... Tu dors ?

Non, non, c'était en février, je m'en souviens à présent. Il n'y avait plus de letchis, mais les peaux durcies et les noyaux de ceux que nous avons mangés au pied de l'arbre nous avaient servi de projectiles pour chasser les loriquets suspendus aux lourdes grappes de mangues. Le ciel plombé nous a obligées à nous mettre à l'abri. Une grosse pluie a éteint le flamboyant. Ses fleurs, malaxées à la boue, saignaient entre les racines.

— Il fait chaud chez toi.

Tu as regardé les pales du ventilateur. Elles découpaient au-dessus de nos têtes d'épaisses tranches d'air sans parvenir à rafraîchir la pièce.

— Je voudrais que tu appelles ce numéro 00 961... C'est son portable. Je n'ai pas reçu de lettre cette année. Je me... Peut-être qu'il... Tu peux...

Une veine de ton cou tressaillait imperceptiblement comme une corde trop tendue. La sonnerie du téléphone au creux de mon oreille retentissait dans le silence.

Il n'y avait pas de répondeur.

Beyrouth, le 5 novembre 2012

Ambassade de France au Liban
Rue de Damas
Ras El-Nabaa
Beyrouth

Madame,

Nous sommes au regret de vous informer que le Docteur Halib Bawab est décédé le 19 février 2010, etc., etc.

Nouméa, 2012

C'est après avoir reçu cette lettre que tu m'as tendu l'enveloppe en papier Kraft.

— Maman, mon père...

— C'est moi, ta mère.

Tu as attrapé l'anse de ton sac, tu as cherché le chat du regard, tu t'es éloignée dans l'allée aux belles-de-nuit. Et j'ai su qu'il était trop tard et que ça n'avait désormais plus d'importance.

Beyrouth, 2010

Un pas. Encore un pas. Un pas après l'autre. Doucement. Un petit effort. Jusqu'au prochain palmier. Jusqu'au prochain banc sous un palmier. Vingt mètres tout au plus. Après, une pause, il pourra souffler un moment. Allez, c'est pas la mer à boire ! La mer, elle est là justement, étendue jusqu'à l'horizon comme une feuille d'aluminium froissée qui vient friser au pied de la Corniche. Elle suçote sa lèvre à petits coups de langue têtue et pousse vers les pêcheurs en contrebas de légers crachats blancs qu'elle ravale aussitôt. Il fait chaud pour un mois de février. Il transpire. De petites rigoles de sueur glacée dégoulinent sur sa nuque, s'insinuent sous sa chemise. Pourvu qu'il ne prenne pas froid, tout à l'heure, quand les ombres s'allongeront. Manquerait plus que ça. C'est Leila qui sera pas contente. Il aime voir la mer, la sentir respirer, l'entendre déglutir. Il en a été privé pendant si longtemps par les snipers et autres miliciens planqués derrière les façades défoncées le long de la Ligne Verte. Mais aujourd'hui le calme que la mer lui procure est contrarié par les vociférations des voitures et des motos. Le bruit l'opprime. Il est si fatigué. De l'autre côté de l'avenue, côté terre, on retape, on colmate, on bouche les trous des mâchoires aux dents cariées, on érige des grues, orthèses d'immeubles arrogants, plus hauts, toujours plus hauts à égratigner le ciel et oublier que leurs pieds trempent dans les débris sanglants de bâtiments explosés qui ont servi à remblayer la mer. On fume le narghilé au bord des piscines en tournant le dos au vieux Saint Georges abandonné. Il a dîné autrefois dans cet hôtel qui miroitait de tant de couronnes, d'étoiles et de cousus d'or. Qui gît à présent pillé, ravagé par les années de guerre, estoqué par l'explosion de trois cent cinquante kilos de TNT, de Rafiq Hariri, l'ancien premier ministre et d'une bonne centaine de passants pour faire bonne mesure. C'était quand déjà ? Oh, il y a pas si longtemps ! Les dates lui échappent. Et on construit plus haut, encore plus haut, toujours plus haut. De sorte qu'au prochain bombardement, il y ait encore plus de corps écrabouillés et de gravats pour oblitérer les mémoires.

Quelle idée d'avoir mis ces chaussures neuves ! Elles couinent des reproches à chaque pas qu'il fait et lui ensèrent les pieds dans de petits cercueils mal taillés. Pauvres orteils ratatinés ! C'est à eux qu'il pense comme à cet homme trop grand qu'il avait fallu tasser dans

sa bière en lui tordant le cou, le crâne chauve et les pieds pelés par le bois brut après qu'on eut arraché le capitonnage de satin froufrouant pour le faire tenir en forçant un peu. Quand ils sont en plusieurs morceaux, ça résout le problème... À quoi sert d'avoir dépensé pour des chaussures neuves ? Il va pas les user, c'est sûr ! Il aurait dû mettre les vieilles, vieilles comme lui. Celles où l'empreinte de son pied a laissé une trace noirâtre sur la semelle intérieure, seule relique évidente de son existence. Qui enfilera ces jeunes geignardes en se souvenant de lui ? Se souvenir ? C'est l'affaire d'une génération, deux tout au plus. Quand ça dure jusque-là. Et après ? Après, rien. *Tout sera oublié... rien ne sera réparé...* attends, attends, il lui manque la suite de cette citation. Il l'a lue y'a pas si longtemps... ça va lui revenir... *le rôle de la réparation...* Il a toujours fui les *devoirs de mémoire* et autres commémorations fumistes où on s'achète de la bonne conscience à vil prix. Sa mémoire à lui est intime. Et solitaire. Il ne la partage pas. Bon d'accord, elle est pleine d'accrocs maintenant, et se déchire comme une toile fusée. Il s'est protégé des autres, de la peur, de la guerre, de l'apitoiement, du déshonneur. Il a édifié pesamment tout autour de lui une forteresse... il a *muré sa chambre royale* comme... comme qui déjà ? Ah, oui, comme Flaubert... Les murailles se sont desséchées, délitées, elles ruissellent en filets de sable que le souffle du khamsin emporte. La citadelle effondrée ne défend plus rien que le vide. Il s'est protégé de lui-même et peut-être bien de la vie même. En même temps, la vie à Beyrouth, ça valait pas bizaf. Forteresse ! Citadelle ! *Chambre royale* ! Que de mots pour larmoyer ses regrets ! Vieux moulin à vent, oui, ahanant vers un banc avec des chaussures trop neuves, qui gémissent et prennent de l'avance, qui pleurent déjà et seront sans doute les seules pleureuses auxquelles il pourra prétendre !

De quand date sa dernière lettre ? Et celle qu'il lui a écrite ? Ses petits cailloux blancs qui ont jalonné son existence. Exister pour quelqu'un... Exister ? Se souviendra-t-elle de lui ? Et l'enfant ? Tant de choses qu'il a tues... qu'il s'est tues à lui-même ! Aurait-il pu avoir une génération suivante, lui aussi, celle censée se souvenir ? Mais qu'est-ce qui lui prend à errer dans les méandres de cette idée à jamais proscrite ? Il y a des portes définitivement closes auxquelles il ne faut pas gratter. Mektoub. Il n'a jamais su, n'a jamais voulu savoir. Ne saura jamais. *Tout sera oublié, rien ne sera réparé. Ni la vengeance ni le pardon ne répareront les torts commis, mais l'oubli.* Qui a dit cela ? Sait plus ! Il a oublié justement ! Tout comme son chapeau qu'il a dû oublier au Hadj Daoud quand il y a pris son café tout à l'heure. À moins qu'il ne l'ait oublié chez lui ? Va savoir ? Une qui oubliera pas de l'enguirlander en rentrant, c'est Leila qui lui fait le ménage et les remontrances : encore un chapeau perdu qu'on retrouvera pas, et tête nue en cette saison, pour attraper le mal, et un café à cette heure pour pas dormir... Elle est gentille, Leila, mais elle fatigue. Il est si fatigué.

Le soleil s'incline déjà, lui tape sur le crâne. Il fait vraiment chaud pour un mois de février ! La pluie à verse hier, a rincé le ciel, les trottoirs, la chaussée, les façades, les gens. Tout rutile et, à la surface de la mer, le scintillement de petits diamants portés par des lutins excités et sautillants, lui fait monter les larmes aux yeux. À moins que ce ne soit sa sensiblerie de vieillard esseulé... Elle, elle ne sera jamais vieille, elle, et elle n'est pas seule !

Il s'effondre plus qu'il ne s'assoit sur le banc. Il s'efforce de reprendre son souffle. Le chahut de son cœur en résonnance sous ses côtes étouffe la cacophonie des klaxons et des moteurs. La sueur, la buée, les larmes sur ses lunettes... tiens, il a pas ses lunettes non plus ! Les aurait-il oubliées, elles aussi ? Ça expliquerait qu'il voie passer à travers un verre cathédrale des silhouettes en hijab faseillant, des survêtements tremblés, des costumes ondoyants, des vélos indécis. Là, plus près, il voit bien la petite fille en jupette et sweat à capuche rouge qui tète l'oreille d'un nounours crasseux en s'agrippant à la robe de sa mère. Plus loin, il reconnaît, à leur allure déterminée, les joggeuses qui courent bien au milieu du trottoir avec maillots longs, casquettes, walkman, tête droite et regard fixe derrière des lunettes noires, pour se rendre invisibles aux yeux des hommes appuyés contre les rambardes en inox. Elles étaient bleues les rambardes autrefois, et toutes rouillées. Il s'en souvient. Ah, il n'oublie pas tout, quand même ! De jeunes audacieux s'en servaient de tremplin pour plonger.

Il a certainement dû réparer quelques crânes, quelques membres fracturés quand ils loupèrent leur coup. Avant... Avant que ses deux vieilles mains cordées, gourdes et bouffies ne deviennent ces deux épaves échouées sur ses genoux comme deux suppliques illisibles, paumes vers le ciel. Elles n'incisent ni ne suturent plus, désormais. Tout au plus nouent-elles un lacet de soulier... Oh, ces chaussures qui pleurent ! L'odeur de thym et de fromage des ka'ke suspendus aux cadres posés sur le guidon des vendeurs à bicyclette lui donne la nausée. Tout est trouble et frissonnant. Même la petite fille en jupette rouge qui repasse devant lui en léchant une sucette, cette fois, et en traînant par une patte à moitié démantibulée son nounours crasseux.

Sous le palmier voisin, des hommes, regroupés autour d'un joueur de oud, fredonnent. *Bektob esmak ya habibi... j'écris ton nom, mon amour, sur le vieux peuplier...* Il connaît cette musique, il connaît ces paroles... *Tektob esmy ya habibi a'raml e-taree'... tu écris mon nom sur le sable du chemin...* Qui chantait ça ? *Et demain quand le monde aura plu sur les histoires blessées...* Fairuz ! C'était Fairuz qui chantait ! L'avait-il entendue à Baalbek ? À Beit Eddine ? Il ferme les yeux. *Byeb'a esmak ya habibi w esmy byenmaha... ton nom restera, mon amour, le mien sera effacé...* Si seulement son cœur voulait bien arrêter ce raffut, il entendrait mieux ! Si seulement l'air ne lui était pas compté ! Si seulement l'étau se desserrait ! *Byehko'anak ya habibi w ana bentasa... ils parleront de toi, mon amour, moi je serai oublié...* Si seulement... *We esmy byenmaha...*

Les dernières paroles de la chanson se brisent contre le hurlement désolé d'une petite fille en jupette rouge qui vient de balancer son nounours déglingué par-dessus le garde-corps étincelant de la Corniche.

— Monsieur ! Monsieur ! Mais il fait quoi, ce vieux ? Tfeh ! Mais, putain il est...

Nouméa, les années incertaines

Quelle était noire cette chambre où tu dormais ! Le noir du tréfonds d'un gouffre noir où se déploient les ailes noires du souffle de la nuit noire. Un tumulte d'ombres troué de cliquetis, de frissons, de chuintements, de soupirs. L'air suant des murs comme de la mélasse suffocante.

Et ce cœur vert en miniature sur l'écran qui battait, qui battait...

Alors, je te parlais.

Alors, je lançais des haussières, je t'amarrais aux bouts. Je tendais autour de toi des fils de bave qui t'enveloppaient d'un cocon lumineux et t'arrimaient à l'obscurité. Pour t'empêcher de t'envoler. Ou de couler.

Je voulais qu'il batte.

Alors, j'ai décidé de tout raconter. De tout inventer. Je rêve et je mens. J'entremêle les filins. Le vrai et le faux. Le doute et le mensonge. La chimère et le souvenir. Qu'importe ! Et puis dans le fond, ces petits arrangements avec la réalité, c'est bien un héritage maternel, non ?

Alors, je te parle encore.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>